

émergence d'un « corps-fiction »

Mes amis, d'Emmanuel Bove, ne dit pas seulement les menus faits d'une existence solitaire et dérisoire, celle d'un marginal, Victor Bâton ; c'est une épopée de sensations physiques : poignets coincés dans une manche décousue, frôlement rêche du drap sur les orteils, ombre fugitive d'un immeuble dans une rue ensoleillée. On peut comprendre l'attrait d'un danseur pour ces données brutes, que ne médiatise aucun commentaire. Pour les faire passer dans le corps (ne dirait-on pas que la danse est devenue une des formes contemporaines les plus aiguës de la « lecture » ?), Bagouet embauche un comédien confirmé, Gérard Guillaumat. Rencontre exceptionnelle entre un danseur de la nouvelle génération et un professionnel du théâtre, qui accepte de recommencer son parcours au degré zéro d'un nouvel apprentissage. Une dimension très forte du spectacle étant précisément portée par ce corps d'homme trapu et mûr qui s'abandonne à la danse comme un enfant. Pour les habitudes professionnelles françaises, c'est presque un défi...

La danse constitue une alternative au discours théâtral en ce sens qu'elle déplace le regard vers des événements autres : le pouce glisse le long de la cuisse et rejoint les autres doigts sur la face latérale du pantalon, le pied pivote longuement sur le parquet, la main cassée, tendue, se relâche, autant d'informations visuelles que le théâtre efface (ou néglige ?)...

laurence louppe – art press – 1985.